

Mohamed Lazhar Gharbi

Historien

Professeur d'Enseignement Supérieur Histoire contemporaine et histoire économique, FLAH Manouba, Tunis.

Directeur du Laboratoire de Recherches LR Echanges Maghreb - Afrique-Europe,

Directeur de la Commission doctorale (histoire)

Mars avril 2022

Habib - Bonjour Si Mohamed merci pour l'invitation et pour le temps, parce qu'on va te prendre un peu de temps, désolé. Je vais commencer tout simplement par : c'est qui Mohamed Lazhar Gharbi ? Vous êtes qui ?

Mohamed - Bonjour Si Habib. Vous êtes les bienvenus avec toute l'équipe, avec ton équipe admirable et formidable. On se connaît déjà. Nous avons eu l'occasion de travailler ensemble. Ça ne fait que commencer, donc cet entretien c'est dans le cours normal des choses. Vous êtes à la Manouba, vous êtes chez vous, nous avons eu des réunions ensemble avec mon laboratoire et donc c'est dans ce cadre-là qu'il y a cette interview aujourd'hui.

Alors, brièvement, pour me présenter, Gharbi Mohamed Lazhar. Je suis né le 3/4/ 55.

Ma famille, Gharbi, c'est une famille d'origine algérienne et c'est déterminant pour moi et je vous dirai peut-être tout à l'heure pourquoi. Ma famille est répartie sur deux régions, la région de Bizerte et la région de Tunis, Tunis ville. Donc mon enfance, c'est le Bardo, pas loin du palais, pas loin du musée qu'on appelait à l'époque dar el 'ajayeb.

Mohamed - Dar el 'ajayeb c'est la maison des mystères. Il y avait juste une ligne de chemin de fer qui séparait mon école primaire du musée du Bardo. Et c'est là peut être que mon sort a été joué parce que je vais faire une thèse, ma première thèse, sur le chemin de fer. D'ailleurs lorsque j'étais, je crois à l'école primaire, j'ai écrit un poème sur le chemin de fer, donc c'est un peu l'inconscient. Et donc, à chaque fois que notre maître est absent, on a 1 h ou 2 h de libres, hop, c'est le musée du Bardo. Le musée du Bardo, donc je connais parfaitement tous les méandres, toutes les salles. Il m'est arrivé rarement de revenir sur ce lieu de pèlerinage et j'étais fasciné par ce musée, par le Bardo.

Le Bardo était déterminant pour moi, déterminant pour moi parce que mon école primaire, c'est cette école de la rue de Médenine. Et puis j'ai fait mon enseignement secondaire au lycée de Bardo, qu'on appelait à l'époque lorsqu'on était gamins, le Sadiki, parce que c'était une annexe du lycée Sadiki. Et mon rêve, lorsque j'étais gamin, c'est d'aller faire mes études à Sadiki, c'était vraiment une grande bâtisse, une sorte de caserne lorsqu'on était des élèves. Donc il y avait le calme, il y avait la sérénité, il y avait le travail.

J'ai reçu donc ma formation du secondaire au lycée du Bardo. Je parlais tout à l'heure du choix de la section lettres. Je n'étais pas brillant, mais j'étais brillant en mathématiques. Voilà, j'étais premier souvent, deuxième de la classe. Et en troisième année, année de l'orientation, nous avons comme professeur un certain Gharbi. Si Abdelmejid Gharbi, par la suite devenu directeur des examens au ministère de l'Education nationale. En troisième année on devait choisir sciences ou lettres et j'ai rempli mon bulletin et j'ai mis lettres. J'adorais l'arabe, j'écrivais des poèmes. Et à la sortie de la délibération du conseil des

classes, il y avait mes amis, les élèves qui étaient là avec des notes de neuf et dix, ils voulaient aller en sciences et faire médecine. Et moi, avec une bonne moyenne, quatorze je crois, j'ai voulu faire lettres. Alors je ne peux pas vous dire la colère de mon professeur ! Pourquoi cette bêtise, pourquoi vous avez choisi lettres ? Et donc moi vraiment je ne savais pas pourquoi j'avais choisi lettres. Je ne savais pas pourquoi. Donc j'ai terminé mes études au lycée Khaznadar. J'avais comme prof de philo madame Belhadj Yahia qui m'a marqué énormément. Elle était de gauche, sa méthode d'enseignement était une méthode active. Elle m'a marqué, elle m'a marqué et j'ai eu mon bac avec une mention et j'ai demandé philo, tout simplement. Donc j'ai reçu une bourse à la faculté du 9 Avril, sciences humaines, l'actuelle faculté des sciences humaines et sociales. Et donc j'ai commencé ma première année de philo dans cette institution.

Sauf qu'il y avait un voisin qui a voulu faire des sciences naturelles. Il voulait aller à l'Ecole Normale Supérieure. Revenant du 9 Avril, allant vers le Bardo, donc je l'accompagnais à l'Ecole normale supérieure, qui était rue de la Liberté, au Bardo, entre différentes casernes. Il s'est inscrit en sciences naturelles et moi j'ai demandé est-ce qu'il y a une branche philo ? Le fonctionnaire qui était là, il s'appelle Mabrouk Elmissi, je me rappelle très bien, m'a dit Non, on n'a pas de philo, mais il y a une section histoire, pourquoi vous ne faites pas histoire ? Donc voilà, je me suis inscrit pour faire plaisir à notre gars, tout simplement. Il était gentil. Je me suis inscrit en histoire et j'ai assisté parfois à des cours d'histoire, parfois à des cours de philo. Et il y a eu une concomitance, le calendrier était presque le même, donc je me suis dit bon, je vais passer l'examen d'histoire, si ça marche, c'est bon, si ça ne marche pas, philo.

Et je vous dis, je l'avoue, que j'étais mal à l'aise en histoire parce qu'il y avait des cours d'histoire ancienne du Moyen Âge avec M. Billaquois, professeur de français qui venait du Liban, avec notre professeur Ammar Mahjoubi qui était le directeur de l'École normale supérieure, antiquisant, et souvent on faisait la grève le mardi, le jour de la séance d'histoire ancienne et un jour il a pu avoir je crois deux étudiants et il a donné un cours sur la démographie du Haut Empire, et c'était le sujet de l'examen. C'était en troisième année et pour la première fois, j'étais recalé pour le mois de septembre. D'ailleurs, toute la classe a été recalée pour le mois de septembre. Donc j'ai passé mes examens de première année et ça marchait.

Et depuis j'étais à l'Ecole normale Supérieure avec une génération qui a eu par la suite un certain impact en Tunisie, je me permets de citer certains noms, Nourredine Dougui, historien spécialisé histoire économique, mon collègue et ami Mabrouk Manaï, Tahar El Mansouri, notre ami historien décédé. Nous avons des profs excellents, nous avons Taïeb Baccouche, linguiste, nous avons eu Hichem Djaït. J'ai eu mon prof, Madame Rey-Goldzeiguer, venue à l'école normale parce qu'elle a quitté le PCF et donc elle est venue, son patron c'était Charles Julien, elle connaissait Bourguiba, elle avait sa maison à Mégrine et donc elle est allée voir Bourguiba et hop il l'a désignée à l'Ecole normale Supérieure et je l'ai eue comme prof en troisième année. J'avais Hichem Djaït, comme professeur qui nous parlait de Koufa, el Basra, el Tamsir.

Et si je me permets de raconter certaines anecdotes, en troisième année, donc, nous avons passé l'examen de Si Hichem Djaït, les délibérations étaient fixées par exemple le 4 juin, tout le monde était là, sauf Hichem Djaït, on a dû attendre plusieurs jours pour que Hichem Djaït soit là pour délibérer !

Et je me rappelle que pour cette histoire de géographie physique, nous avons notre professeur Alain Motet je crois, Alain Motet qui nous parlait de ses différents voyages, différents séjours, les volcans, il nous séduisait par ses différentes histoires et à l'examen j'ai eu 18 avec madame Rey sur la révolution industrielle et j'ai eu 7 en géographie physique. Ça m'a permis d'avoir ma maîtrise en histoire tout en restant faible en géographie physique. Voilà donc mon parcours à l'Ecole Normale Supérieure. Donc c'était toujours le Bardo, je n'ai pas quitté ce triangle. Mon école primaire à quelques centaines de mètres du musée du

Bardo, le lycée Khaznadar pas loin de chez moi. A côté il y avait la Maison des jeunes et un peu loin donc c'est l'École Normale Supérieure.

Donc voilà le triangle dans lequel j'ai évolué. Oui, ça m'a marqué, inconsciemment peut-être. Bon l'histoire économique, c'est un autre problème. Je vous dirai peut-être pourquoi il y a eu le choix de l'histoire économique.

Alors j'ai fait donc ma maîtrise à l'École Normale Supérieure. J'ai fait des stages, étant normalien il fallait faire des stages, il y avait aussi des séances de géographie et j'ai fait mon CAR - ce qu'on appelle le certificat d'aptitude à la recherche - avec feu le professeur Mohamed Talbi en histoire médiévale. Sauf que par la suite, j'ai fui l'histoire médiévale, parce qu'il y a toujours cette contrainte de l'histoire ancienne. Mais ça revient par la suite et j'ai écrit quelques articles en histoire médiévale, trois ou quatre articles sur l'approche de l'histoire économique, c'est à dire l'histoire arabe vue par l'approche de l'histoire économique, c'était lors d'un colloque à Beyrouth et c'est un texte publié. J'ai écrit récemment un texte sur l'apport de Hichem Djaït en histoire médiévale et donc je reste toujours attaché à l'histoire, quelque part il y a l'histoire médiévale qui est ancrée en moi.

Donc voilà la jeunesse, voilà les études. Par la suite donc après l'ENS j'étais prof au lycée technique de Menzel Bourguiba et c'est une autre histoire qui commence, une autre expérience, on parlera de ça tout à l'heure.

Habib - Et donc maintenant, tu es professeur à l'université de Manouba ?

Mohamed - Oui, donc pas loin du Bardo !

Habib - Tu es resté dans le triangle.

Mohamed – Parce que Manouba, vous savez la chanson de Saliha (*andi sana fi Manouba*) donc, lorsque j'étais gamin au Bardo on venait le printemps à la Manouba où à Gueliana, il y avait quelques Italiens, quelques Maltais qui habitaient dans la région de Gueliana, et on venait voir les vergers de la Manouba. Donc, ce n'est pas loin de mon enfance qui est toujours là, qui est toujours présente. Il y a d'autres déterminants, d'autres paramètres de mon enfance qui sont encore déterminants, qui sont toujours là.

Et j'ai failli me spécialiser dans l'histoire de la famille Husseinite. J'ai écrit quelques articles, j'ai enseigné des questions relatives à l'histoire moderne. Les Husseinites, la famille Husseinite mais ma spécialité c'est autre chose. Donc le Bardo, il est toujours là.

Habib - Tu as élargi un peu le triangle.

Mohamed - J'ai élargi le triangle. J'ai noué certaines relations avec des familles du Bardo. Je peux citer la famille Naifer. Nous avons un proverbe « lorsque vous voyez un chat sortir d'une maison des Naifer, vous devez apprendre le savoir chez ce chat-là ». Je côtoyais certains Naifer, d'autres amis footballeurs, Mohsen Jendoubi et tant d'autres. Donc je reste marqué par cette période et j'ai écrit aussi sur les familles Beldi, sur les familles Beldi du Bardo et cette rivalité entre les familles Beldi, les Naifer, les Belkadi. J'ai un article sur la base ou les fondements économiques des familles Beldi, c'est-à-dire les assises économiques des familles Beldi.

On va revenir aux publications.

Habib - Donc moi je vais te ramener de nouveau à ton enfance. Et ce qui m'intéresse de savoir, c'est dans quel genre de famille tu as grandi socialement, en termes d'éducation, les parents faisaient quoi par exemple ? Dans quel milieu tu as grandi ?

Mohamed - Alors mon enfance était, et je suis fier de ça, marqué par deux composantes, à la fois composante citadine et rurale. Je vous disais tout à l'heure que nous avons une partie de la famille à Tunis. L'ancienne maison familiale c'est à Halfaouine, zanget Sidi Manaa, la région de Bab Saadoun avec les zaouïa et une composante rurale dans la région de Bizerte et précisément dans la région de Mateur.

Et donc les vacances c'était vers le nord et j'ai une attache particulière au monde rural et je connais sa manière de travail, de vie, les terres utilisées par la société rurale des années 60, 70. J'ai cette composante rurale qui est toujours là en moi. Je connais parfaitement le monde rural. J'ai vécu dans ce monde et en même temps le reste de l'année, neuf mois, c'est le Bardo, c'est cette composante je ne dis pas beldi, je ne prétends pas être beldi. Je suis contre ce terme-là.

Et donc je suis élevé dans ce milieu-là, le milieu du Bardo, des citadins tunisiens.

Habib – Tu disais que tu avais des origines algériennes ?

Mohamed – Algériennes, oui.

Habib – Tu peux nous expliquer quand est-ce qu'ils sont arrivés les Algériens ? Des deux côtés du père et de la mère il y a une origine algérienne ?

Mohamed - C'est du côté du père.

Habib - Du côté du père. Et c'est quelle génération ? C'est lui-même qui est arrivé, son père, c'est comment ?

Mohamed - Je crois que c'est au milieu des années 40, lorsque l'émir Abdelkader est parti, donc ma famille faisait partie de la smala de l'émir Abdelkader et elle a combattu avec l'émir Abdelkader. Et jusqu'à présent, on garde toujours les prénoms Abdelkader, Sadek et Mostapha. D'ailleurs, mon père s'appelle Mostapha. Mon grand-père s'appelle Sadek el Kaddam, comme on disait, parce qu'il était le Mokaddam d'une confrérie algérienne dans la région de Medjez el-Bab. Ils sont toujours là, au sein de la famille.

Et donc c'est avec l'émir Abdelkader que nous avons quitté la région oranaise, on est de Ghriss, j'ai des cousins qui gardent le nom Ghrissi ici jusqu'à présent. Et je crois que c'est Bugeaud, vous savez la politique de la terre brûlée de Bugeaud dans l'Ouest algérien, il a incendié les troupeaux, les arbres, les douars. Et mon arrière-grand-père est né dans ce bateau qui a transporté l'émir Abdelkader vers son exil, c'est mon arrière-grand-père, oui, c'est ça, mon arrière-grand-père. Donc ça devrait être, je n'ai pas la date exacte, mais ça devrait être dans les années 40. On est venus en Tunisie et une partie de la famille est allée vers Damas.

Lorsque j'étais gamin, il y avait une certaine correspondance avec la partie de la famille qui était à Damas. Je ne me rappelle pas s'il y eu des correspondances avec la partie algérienne de la famille. Mais jusqu'aux années 70, lors des mariages on ne célébrait pas les mariages, on ne faisait pas de musique. L'expression que j'entendais : « *ehna hazana fi bled el nass* », nous sommes chez les autres. Donc nous sommes dans une situation disons de *hozn*, c'est à dire de détresse, d'anxiété, nous sommes exilés. Voilà, c'est là dans la constante familiale.

Habib – Alors que c'est la troisième génération !

Mohamed - Alors que c'est la troisième génération. Et c'est resté. Et c'est dans les années 70 qu'on a commencé à introduire la musique, et mes oncles et mon grand-père sont toujours contre les aspects festifs parce que dans la conscience nous sommes exilés, nous sommes inquiets. Nous sommes des gens persécutés et nous ne sommes pas chez nous.

Ça a marqué toute la famille, génération après génération, et ça reste quelque part en moi jusqu'à présent. Bon, je ne suis pas contre la musique pour les festivités, tout ça, mais quand même j'ai été élevé dans ce milieu-là.

Habib - Ça t'arrives de fredonner des chansons ?

Mohamed - Bien sûr. J'aime la joie, j'aime les chansons, mais c'est resté dans notre inconscient.

Habib – Et du côté de la mère ?

Mohamed - Alors du côté de la mère, c'est une mère tunisienne, pas une mère algérienne. C'est notre composante tunisienne locale. C'est dans la région du Kairouanais. Donc voilà pour les ancêtres. Et l'Algérie est toujours, toujours présente. J'étais directeur de département, mais lorsque je m'énerve, parfois il y a des situations difficiles, je dis n'oubliez pas que je suis Algérien !

Habib - C'est une revendication ?

Mohamed - Pas une revendication. Mais c'est une entité, je suis tunisien bien sûr.

Habib – Tu t'intéresses au football ?

Mohamed - Oui, bien sûr.

Habib – Quand il y a les deux équipes qui jouent, comment tu fais ?

Mohamed - C'est difficile de te répondre. Bien sûr, je suis pour la Tunisie, je suis tunisien, je suis pour la Tunisie. Mais l'Algérie est présente en moi et je vais vous raconter une expérience par laquelle je suis passé et c'était dur et je n'ai pas trouvé de solution. Alors voilà l'expérience.

J'ai écrit un article sur les historiens tunisiens et leur espace, ou les scénographies tunisiennes de la période moderne contemporaine et son espace, donc qui a travaillé sur quelle région, l'historien par rapport au territoire. Bon, tel collègue a travaillé sur la région du Sahel parce qu'il est sahélien, Sfax ainsi de suite, l'Europe c'est rarement, l'empire ottoman, et en arrivant à mon cas je me suis rendu compte que j'ai travaillé sur l'Algérie beaucoup plus que la Tunisie. Pourquoi ? Je n'ai pas trouvé d'explication.

C'est après coup que j'ai découvert, après coup que je me suis rendu compte que c'est un retour sur soi et c'est ça l'histoire, c'est un retour sur soi. Donc cette composante ou ce déterminisme ou cette identité algérienne est présente. Mon père a fait la guerre d'Algérie pendant quatre ans ou même cinq ans je crois, il est rentré après les accords d'Evian.

Habib – Il était avec le FLN ?

Mohamed - Oui, bien sûr, il était recruté dans la région de Ghardimaou et il a pris avec lui toute une équipe de la région de Aïn Ghellal. Ce sont toutes des familles algériennes. Entre Chaouat, Aïn Ghellal, Mateur, Menzel Bourguiba. C'est un fief des Algériens. Il y a des fermes, il y a des familles algériennes qui sont installées là depuis longtemps et il y a eu des recrues qui sont allées faire la guerre d'Algérie. Mon oncle aîné était responsable de collecte de fonds pour les Algériens, j'ai un autre cousin qui a fait la guerre d'Algérie. Donc c'est une famille algérienne qui a combattu pour l'Algérie.

Mon oncle l'aîné était à la fois un militant destourien et un militant FLN. Et le hasard a voulu que je travaille avec Annie Rey qui était avec son mari combattante du côté du FLN. Le Bardo, à côté, juste à côté, il y a Den-Den, Den-Den c'est les Algériens, c'est une communauté algérienne. Actuellement, j'habite l'Ariana, nos voisins aussi sont des Algériens.

Habib - A la maison, quand tu étais petit, vous êtes plusieurs frères et sœurs ?

Mohamed - Alors moi, je suis l'aîné.

Habib - Et à la maison, quel genre de famille c'était ? C'était cultivé, ils étaient cultivés, il y avait des livres, qu'est-ce qu'il y avait ?

Mohamed – Alors les livres, les journaux, ils étaient toujours là. Mes oncles ont tous appris le Coran, y compris mon père. Mon grand-père était un imam, quand j'étais gamin le soir tout le temps mon grand-père m'appelait. J'étais à côté de lui et il récitait le Coran et comme ça j'ai gardé pas mal de versets du Coran, jusqu'à présent.

Et donc, il avait des ouvrages, pas mal d'ouvrages de la tradition Hadith, Al Khayrat et tout ça, une quantité d'ouvrages et de manuscrits et malheureusement je ne sais pas où ils sont partis, malheureusement.

Habib - Mais tu étais autorisé à prendre un livre, à la regarder ?

Mohamed - Oui, oui, ils étaient à ma portée. Surtout moi. J'étais le premier et le plus gâté de la famille à l'échelle large, je ne sais pas pourquoi. Gâté surtout par mon grand-père, ma grand-mère.

Et donc, il y avait les journaux, surtout les journaux du Néo-Destour, il y avait le kuttab où on apprenait le Coran, donc j'ai été élevé dans ce milieu-là. On n'était pas des gens très ouverts, non, éduqués à la manière traditionnelle, parce que mon grand-père est imam et donc était dirigeant d'une zaouïa, mokaddem Zaouïa el Rahmaniyya, il a même construit une mosquée où tous les soirs des gens venaient passer la nuit.

J'ai donc été élevé dans ce milieu-là. Alors les études, oui, les gens de mon âge ont tous fait leurs études. Mes oncles ont fait des études d'arabe, pas le français. A partir de ma génération, les années 60, commence l'ouverture sur l'école laïque, donc le français, l'école moderne.

Habib – Et la maman elle exerçait quoi comme travail ?

Mohamed - C'est une femme au foyer.

Habib – Plutôt traditionnelle ?

Mohamed - Traditionnelle. J'ai été élevé dans ce milieu traditionnel avec une certaine tolérance, je ne dis pas ouverture, mais une certaine tolérance et on croyait à l'éducation, à l'enseignement. Et j'ai été élevé dans un réseau de famille très, très large et ouvert sur d'autres, sur d'autres familles. Mais l'éducation a compté énormément. Tous mes oncles savaient lire et écrire. Il y a un héritage de ce côté-là.

Habib - Quel genre d'étudiant tu étais ?

Mohamed - Les profs me prenaient pour quelqu'un de sage, très droit, mais je me permettait à côté certains trucs, personne ne se rendait compte de cela. Ma manière de

travailler c'était d'être présent. Depuis que j'étais au bac voilà ma méthodologie de travail, être présent, être attentif aux cours, aux profs, prendre certaines notes. Et puis je refais mon cours. Et donc j'étais contre cette manière, excusez-moi le terme « bête » d'apprendre comme ça d'une manière aveugle. J'étais contre et jusqu'à aujourd'hui je dis à mes étudiants n'apprenez pas, n'apprenez pas par cœur. J'avais ma manière de voir les choses, j'étais un peu provocateur, sage mais provocateur.

J'avais toujours ma vision des choses. Je peux citer deux expériences. Lors de cinquième année secondaire, on nous a donné une dissertation en arabe sur Tawhidi et sur Abou Nawas, comparer un sophiste et quelqu'un qui boit énormément. Et j'ai fini par dire à la fin qu'ils sont sur le même pied d'égalité, tous les deux fuient la réalité, tous les deux ont leur manière de concevoir la vie et chacun fuit la vie à sa manière. Et ils finissent par se rejoindre.

Habib – Tu as eu une bonne note là-dessus ?

Mohamed - Oui, j'ai eu treize, Je me rappelle très bien ! L'année du bac, ça m'a marqué énormément aussi. Alors nous y avons lu comme ouvrage Messaâdi, « *Sudd* », et vous savez qu'il y avait Ghaylane et Maymouna, Ghaylane qui voulait construire ce barrage et Maymouna qui disait non, il faut mener la belle vie. Alors, sujet de dissertation bac, Ghaylane représente la composante ou la partie occidentale chez Messaâdi, c'est à dire c'est l'homme qui crée la civilisation et Maymouna représente la partie arabo islamique, le fatalisme. Que pensez-vous ? J'ai fini par dire que Ghaylane représente la culture orientale chez Messaâdi, parce que Messaâdi, quelque part, il est soufi et il croit, il connaît le Coran, que l'homme est maître de son destin, c'est l'influence de la culture islamique, et Maymouna c'est l'influence de la culture occidentale parce que cette manière de concevoir la vie comme plaisir, c'est l'influence de la culture occidentale. J'ai eu seize et c'est resté dans les annales du lycée Khaznadar.

Donc j'étais un peu provocateur et je le suis toujours sur le plan scientifique.

Habib - Est-ce qu'il y a une dimension ou une sorte d'engagement quelconque, ne serait-ce qu'intellectuel, politique ? Pendant la jeunesse.

Mohamed - Et j'étais contre le régime. Et je le demeure jusqu'à aujourd'hui. Mais au point d'être activiste, non.

Le dernier ouvrage que j'ai écrit « Une transformation postcoloniale à la tunisienne », cet ouvrage parle de comment a eu lieu la transition après 56. Et je me suis rendu compte qu'on s'est occupés du politique et on a négligé l'économique. C'était peut-être le maillon faible de la transition de l'après 56, après l'indépendance. Bourguiba était intelligent, il a confié le dossier économique à Ben Salah, le collectivisme. Puis Nouira, donc il n'y avait pas de choix économique préalable lors de l'indépendance. 2010-2011, c'est l'identité, sur le politique, aucun programme économique, et à la fin de mon ouvrage, j'ai fini par dire on risque de commettre la même gaffe, encore aujourd'hui, c'est le politique qui prime. Aucune alternative économique.

Je me rappelle que j'ai assisté à une grande manifestation, je crois en 67, du lycée Bardo. Bien sûr j'ai participé aux grèves à l'Ecole normale supérieure. Je n'ai jamais été au campus, là où il y a les grandes grèves. Donc je ne sais pas pour quelle raison, c'est à réfléchir, pourquoi je n'ai pas participé à de grands mouvements.

Habib – Est-ce que dans la famille il y avait, dans les années 50-60, ou de ce que tu as su après, est ce qu'il y avait des Yousséfistes là-dedans ? ou est-ce qu'ils étaient Bourguibistes ?

Mohamed - Ecoutez la famille, je crois qu'elle était impliquée, je crois, parce que je n'ai pas des éléments concrets, qu'elle était impliquée du côté Bourguiba. Je me rappelle que mon

père, mes oncles, la région, ils ont tous participé avec Mahjoub Ben Ali, dans la région de Bizerte. Donc certains membres de la famille étaient engagés de ce côté-là, pas trop engagés. Mon oncle aîné était responsable du Destour, mais pas un engagement très clair, très important.

J'étais récemment invité dans un colloque à Gafsa. Et là, je me suis demandé pourquoi je m'appelle Mohamed Lazhar ? Lazhar, prénom. Donc je suis né en 55, Lazhar.

Habib – Ah oui !

Mohamed - Ah oui, c'est la composante militantisme, fellaga. Donc ma famille, il y avait cette présence du côté, je ne dis pas yousséfiste non mais 55 c'est peut-être, je me rappelle une petite chanson (*Lazhar Chraïti, ... fi dar*).

Je me rappelle très bien la guerre de Bizerte. Je me rappelle très bien et j'étais à ce moment-là dans les campagnes de la région de Bizerte et je voyais les avions passer. On demandait d'éteindre la lumière le soir et une famille, une maison de ma famille a été bombardée par un avion. La maison a été détruite par l'aviation française, il n'y avait qu'un bébé qui a été sauvé. On lui a donné le nom de Habib. Habib el Gharsali. Donc je crois que Bourguiba était présent, Lazhar Chraïti oui, mais pas yousséfistes. Je n'ai pas de souvenirs ce côté-là et je reviens à cette affaire d'activisme politique.

Je crois que l'origine algérienne est déterminante. C'est à dire nous avons combattu du côté algérien. Vous voyez le paradoxe. Mais du côté tunisien, on est là sur une terre d'asile.

Habib - Toujours l'exilé. Donc on ne s'engage pas trop.

Mohamed - On ne s'engage pas trop.

Habib – On laisse, c'est une affaire interne tunisienne.

Mohamed - Je crois. Je n'ai pas de souvenir dans ce sens, mais je crois que c'est ça. Et je me rappelle qu'en 62 il y en avait dans les souks qui disaient ceux qui veulent rentrer en Algérie, qu'ils rentrent en Algérie ! On n'a eu la nationalité tunisienne que dans les années 60. On a gardé une nationalité algérienne jusqu'aux années 60.

Habib - Et pourquoi la famille, toi tu étais petit à l'époque, mais pourquoi la famille n'est pas rentrée en Algérie ?

Mohamed - Peut être qu'ils n'ont pas gardé des traces. Et lorsque j'ai fait ma maîtrise d'histoire et mon DEA j'ai voulu travailler sur l'immigration algérienne. C'est pour retrouver les origines. Mais étant engagé dans l'histoire économique, j'ai confié à mon collègue et ami Abdelkrim Mejri le travail sur cette question d'immigration maghrébine en Tunisie. Il a fait une excellente thèse et j'ai été le rapporteur de cette thèse d'Etat de Abdelkrim Mejri.

Habib - J'ai une autre question sur les choix que tu avais faits, plus ou moins réfléchis. Tu es lié d'une certaine manière aussi au rural, ce que tu disais, c'est-à-dire quand tu es fatigué tu vas dans la campagne.

Et moi j'ai toujours la même question par rapport aux sciences sociales en général en Tunisie, Pourquoi les sciences sociales rurales sont si faibles ? Pourquoi il y a très peu de travaux sur le monde rural ?

Mohamed - Je ne peux pas donner une réponse, mais je donne une petite idée là-dessus. Je crois que le savoir est une question de citadins. Le savoir est produit par la ville. Et il y a, je ne dis pas des ruraux mais, qui s'installent une fois qu'ils sont universitaires, je ne peux

pas généraliser mais la plupart, je ne dis pas qu'ils renient leur identité ou leur origine, ils coupent les liens avec la campagne, ce qui n'est pas mon cas, au contraire.

Habib - Mais justement, tu prends Hafedh Sethom par exemple, c'est un citadin, il a énormément travaillé sur le rural.

Mohamed – Hafedh Sethom, à ma connaissance il est de Dar Chaaban.

Mohamed – Il n'est pas de Fehri ! Vous savez qu'à Dar Chaaban il y a les fehri, qui se considèrent citadins, et il y a les chaabani qui sont des paysans. Par exemple notre professeur Taoufik Machouch, il est de Ferhi, citadin notable. Je ne dis pas ce qu'il pense des chaabani ! C'est autre chose.

Jusqu'à maintenant il y a cette querelle entre chaabani et fehri, c'est-à-dire beldi, citadin et rural, paysan, arbi. Arbi, c'est dans le sens de paysan.

Donc pourquoi il y a peu de travaux sur les campagnes, parce que je crois que la plupart de ceux qui ont travaillé sont des citadins. Et puis je crois que dans un pays comme le nôtre, la dynamique historique elle est faite surtout par la ville, beaucoup plus que par la campagne. L'arrivée des Ottomans, qui a négocié les libertés ? les citadins. L'arrivée des Français, qui a négocié ? C'est les citadins de Tunis, de Sfax. L'arrivée des Espagnols, c'est la même chose, avec les Français, c'est la même chose.

Donc les acteurs citadins, ce sont eux qui se placent en tant que médiateurs. La dynamique historique est faite par les citadins, par l'élite citadine et donc vous avez les ruraux qui sont à la traîne. Ils provoquent parfois certains mouvements comme le 17 décembre 2010. Mais une fois qu'ils ont provoqué cette révolte, ce mouvement, qui cultive les fruits de ce mouvement ? C'est la ville, c'est les citadins.

Il y a un déterminisme géographique et historique qui fait que la campagne est à la traîne de l'action politique et sociale - l'action politique, pas sociale - et donc cela fait que la plupart des travaux se font sur la ville et non pas sur la campagne.

Habib – Mais quand on prend d'autres pays.

Mohamed - l'Algérie c'est autre chose. Le Maroc, c'est autre chose. Les campagnes sont immenses.

Habib – La sociologie rurale marocaine est très développée. On a fait une dizaine d'interviews, les mêmes interviews dans ce cadre-là, on a rencontré énormément de ruralistes.

Mohamed - Parce que là, c'est un pays rural l'Algérie. Le Maroc est un pays rural.

Habib - Les chercheurs sont d'origine urbaine. La majorité d'entre eux ont grandi dans des villes, ils ont eu une vie citadine, même s'ils ont des origines rurales, première, deuxième génération. Et pourtant, ça s'est développé. Du côté de l'Europe, les chercheurs les plus connus sur la sociologie rurale sont d'origine urbaine aussi.

Mohamed - Donc c'est un phénomène général.

Habib - Mais bizarrement, en Tunisie, du moins en ce qui concerne la géographie, ce qu'on appelle globalement la sociologie rurale, que ce soit anthropologie, géographie sociale, des choses comme ça, ça reste une énigme pour moi. Pourquoi c'est si faible ?

Mohamed – Pour l'histoire, oui, la plupart sont des citadins. Même ceux qui sont d'origine

rurale le disent d'une manière un peu ironique.

Habib – Il y a très peu de travaux d'historiens, à ma connaissance, sur le monde rural, sur les mouvements et les évolutions sociales dans la campagne.

Mohamed - C'est à creuser. Ça peut faire l'objet d'une recherche, c'est à creuser. Pourquoi en humanités les études sont faites par des citadins, pour des citadins peut-être.

Habib - Mais est ce que l'histoire est écrite par des citadins pour des citadins ?

Mohamed - Je pense que oui. Je pense que oui.

Habib - J'avais une autre question plus générale, qui écrit l'histoire en Tunisie ? L'histoire contemporaine, évidemment.

Mohamed – Là il y a des dérives. Ceux qui écrivent l'histoire de la Tunisie contemporaine sont des citadins d'une région particulière de la Tunisie.

Habib - Laquelle ?

Mohamed - Ce sont des gens de la région de Sousse, Sahel, la plupart, c'est de la côte en général. La côte, pas uniquement les villes, mais la côte. Il y a certains historiens qui sont de certaines villes de l'intérieur, mais la grande majorité peut-être on peut vérifier, mais pour l'histoire moderne, contemporaine, surtout contemporaine, c'est la région côtière et précisément la région du Sahel.

Habib - Est ce que je peux faire un raccourci en disant c'est le pouvoir qui écrit l'histoire ?

Mohamed - Oui, oui. Et moi, je conteste cette manière d'écrire l'histoire contemporaine et l'histoire nationale. C'est une histoire faite, construite par Bourguiba, par les vainqueurs de Ben Youssef. Et cette histoire, malheureusement, elle est reprise dans les écoles, dans les universités récemment et dix ans après la révolution on n'a jamais repensé cette histoire telle qu'elle était construite par le pouvoir. J'ai commencé à le faire, il y a d'autres qui ont commencé à le faire dans cet ouvrage que j'évoquais tout à l'heure. Moi, je suis contre cette manière de voir l'histoire de notre pays.

L'histoire est une histoire nationale, la lutte est faite par des gens de toutes les régions de la Tunisie, Gafsa, Kasserine, le Nord-Ouest, le Sud.

Cette thèse de notre professeur Ahmed Cherif, sa thèse disait qu'il y avait une élite sahélienne. Pourquoi ? Parce qu'il y avait une petite bourgeoisie sahélienne qui a envoyé ses enfants dans les écoles. Il y a une lutte cultivée qui a fait que lors de l'indépendance c'est cette élite qui a pris le pouvoir.

Moi j'ai dit non, il n'y avait pas d'élite au Sahel, il n'y avait pas de bourgeoisie au Sahel, la bourgeoisie elle était à Sfax. Si on veut développer cette thèse, ça serait Sfax qui devait prendre le pouvoir parce que la bourgeoisie, c'est une bourgeoisie sfaxienne. Sousse c'était une ville secondaire pendant la colonisation et même avant. Msaken était beaucoup plus importante que Sousse. On a falsifié l'histoire ! Vérifiez le nombre d'habitants de Sousse et de Msaken, par exemple.

Donc il n'avait pas de bourgeoisie sahélienne. La preuve en est, les colporteurs. *Baya'a*, je ne sais pas si vous connaissez ce phénomène ou pas. Ce sont des gens qui sillonnaient les campagnes à dos d'âne avec des produits de la ville, ils vont jusqu'en Algérie, jusqu'à Tbesa, jusqu'au Nord-Ouest jusqu'au Nord tunisien et après l'indépendance, ils ont pu avoir des propriétés et le même réseau de colporteurs s'est transformé en d'autres réseaux qui

sont, certains sont maintenant non pas à Nice, mais même aux États-Unis d'Amérique. C'est le même réseau.

Donc malheureusement, le Sahel a profité. La bourgeoisie sahélienne, c'est l'Etat national qui l'a créé, pas le contraire. Là on a usurpé l'histoire de la Tunisie et c'est le Sahel qui a écrit l'histoire.

Habib - La naissance de ce qu'on appelle aujourd'hui la bourgeoisie sahélienne, donc autour de Sousse et Monastir et compagnie. Est-ce que ça c'était volontairement programmé, exécuté par le pouvoir de Bourguiba, l'Etat national ? Ou est-ce que c'est le résultat d'une période de corruption, de favoritisme et ainsi de suite ?

Ma question est au chercheur, l'historien. Comment décrire cette période et la naissance de, la naissance d'une bourgeoisie ce n'est pas aussi simple ?

Mohamed – Je crois que la deuxième hypothèse est beaucoup plus valable. Ici, nous sommes à la Manouba. Pas loin de nous, là-bas, c'est la vallée de la Medjerda, vous savez qui possède les terres ? Bon, c'est le domaine de l'Etat, mais de grandes propriétés, de Tebourba, de Mjez el Bab jusqu'à Ghar el Malh, ce sont des gens de Monastir. Je connais les noms de personnes qui ont des fermes, qui ont des propriétés. Je connais parfaitement la région et il y en a d'autres aussi.

Certains disent oui, Bourguiba est propre, oui il est propre. Il n'y a pas eu, il n'était pas corrompu. Oui, bien sûr, mais qui a donné les fermes à Bellagha ? Bellagha c'était quelqu'un qui était pro Bourguibien, il n'est pas sahélien mais pro Bourguibien. Donc c'est le favoritisme de l'État national qui a fait que certains ont profité.

Je me rappelle qu'il y avait un petit chemin de fer, on disait le tramway. Il y avait le trolley, ligne de Tunis jusqu'à l'Ariana, de Tunis jusqu'au Bardo. Et je me rappelle qu'il y avait un Français qui disait qu'il ne fallait pas détruire cette ligne, il faut la garder. Bourguiba l'a fait. Les chemins de fer, vous savez que la plupart des lignes maintenant ne fonctionnent plus. Pourquoi ? Pourquoi ? C'est pour donner des concessions à des gens, des autorisations pour des louages, pour le transport et ainsi de suite. On a sacrifié notre réseau de chemins de fer. Voilà pourquoi il y a actuellement des problèmes énormes de transport pendant l'Aïd, pendant le retour des vacances, parce qu'on a sacrifié ce réseau qui a été créé pendant la période coloniale.

Habib - Sacrifié au profit d'un petit nombre. Si j'ai bien compris ce que tu dis.

Mohamed - C'est pour permettre à certains de profiter d'avoir des concessions de transport, de louages ou d'autres moyens. Dire qu'il n'y a pas eu de corruption, c'est vrai, Bourguiba était quelqu'un d'intègre mais quand même, l'entourage en a profité et c'est là des intérêts qu'on a accordés aux dépens de l'intérêt national. Malheureusement.

Habib - Comment les beldi ont réagi par rapport à ça à ton avis ? On sait s'il y a eu des conflits même cachés entre les beldi et les nouveaux bourgeois, si je peux dire, la nouvelle bourgeoisie naissante du Sahel.

Mohamed - Oui, le conflit il a existé depuis longtemps.

Je vais vous raconter une anecdote. Alors Bourguiba est venu avant l'indépendance demander la main de Wassila et son père qu'est-ce qu'il a dit ? Je ne donne pas ma fille à un chamelier ! Le conflit il est là. Certains disent Bourguiba s'est marié avec Wassila et c'est une sorte de revanche. C'est ce que racontent les gens de la région de Marsa. Donc là, c'est un peu de la mémoire populaire de la région. Le conflit a demeuré bien sûr. À la tête de l'Etat, des responsabilités c'est toujours des gens du Sahel. Avec un djerbien, Saad Mokaddem ou tant d'autres, au début il y avait un Juif, mais peu de beldi.

Oui, il y avait un beldi là pour calmer, un Caïd Essebsi.

Il y a l'histoire de Tahar Ben Ammar aussi, Ammar qui a signé le protocole de l'indépendance. Mais par la suite, on l'a accusé d'avoir volé le trésor de la famille beylicale. Jusqu'à présent, la famille Ben Ammar et d'autres familles beldi gardent un mauvais souvenir de Bourguiba, et son fils Chadli Ben Ammar a écrit un ouvrage récemment sur cette histoire. Oui, les familles beldi ont gardé quelque part une certaine amertume.

Mohamed - Et moi je pense, je pense, c'est ma lecture des choses, qu'après 2014 l'alliance Ghannouchi et Caïd Essebsi, c'est une alliance entre les deux catégories et les deux régions exclues par Bourguiba, par l'Etat sahélien, le sud et les beldi. Voilà ce qui explique l'alliance entre Ghannouchi et Béji Caïd Essebsi. C'est mon point de vue. C'est une alliance entre les deux régions, les deux catégories sociales refoulées et exclues par le pouvoir sahélien bourguibien.

Habib - Et pourtant Essebsi, je me trompe peut-être, mais c'est un héritier du bourguibisme.

Mohamed - Mais il est beldi, n'oublie pas, beldi ! Essebsi, il a utilisé la carte Bourguiba, tout simplement.

C'est vrai, la position destourienne, Hassib Ben Ammar, Ahmed El Messiri, Béji Caïd Essebsi, ils étaient contre Bourguiba un certain moment depuis les années 70-80. Parce que les quelques beldi qui ont cru à Bourguiba, pschitt, c'est un peu les quelques partis qui ont cru aujourd'hui à Kaïs Saïd, pschitt, ils ont quitté. Après un certain moment ils étaient convaincus de la réalité et donc oui, ils étaient du côté de Bourguiba ils se sont rendu compte qu'il a profité d'eux.

Et donc la révolution 2014, c'est les beldi. Ce n'est pas par hasard que Chahed est président du gouvernement, ce n'est pas par hasard, c'est un beldi. Donc vous avez l'élite beldi qui revient au pouvoir après 2014 avec l'appui du sud tunisien, Nahda, le sud et les Beldi qui reviennent au pouvoir. Et toute la bataille actuellement c'est toujours la même bataille. Sud d'un côté, le conservatisme de Nahda, le sud culturellement, il y en a à présent dans d'autres régions même au Sahel mais le fief d'Ennahdha, c'est le sud. Les beldi, qui sont toujours là et les sahéliens.

La bataille maintenant c'est entre ces trois composantes. C'est là l'enjeu principal en Tunisie. Ce n'est pas autre chose. Le sud, Nahda, les Beldi et le Sahel. Ennahdha misait sur Kaïs Saïd parce que pour eux les conservateurs ceci cela, les sahéliens ont misé sur Kaïs Saïd aussi, je ne veux pas parler de ses attaches familiales. Et même les beldi ils ont misé parce qu'il a vécu à Tunis. Il est du Cap Bon, il a vécu à Tunis, donc ça pourrait être un beldi. Donc vous voyez que ces trois forces sont toujours sous-jacentes. Elles sont là et la bataille n'est pas encore terminée. Il y a la composante Sfaxienne qui est là, c'est elle qui pèse. La composante sfaxienne c'est l'UGTT, c'est elle qui pèse, c'est la classe moyenne qui pèse.

Habib - C'est les sfaxiens qui jouent les arbitres.

Mohamed – Oui. Vous savez, le 12 janvier c'était déterminant. Le 12 janvier, c'est la grande manif de Sfax. C'est Sfax qui détermine, qui tranche à la fin. Les sfaxiens ils restent à l'écart, ils s'occupent de leurs affaires, mais ils tiennent les ficelles entre les mains et, au dernier moment, ils disent leurs mots.

Habib - Ça peut se reproduire ?

Mohamed – Bien sûr. Vous savez 55 la querelle Ben Youssef / Bourguiba, ça a été tranché à Sfax. Le congrès de l'UGTT en 1955 à Sfax, le dernier congrès de l'UGTT c'était à Sfax. Donc si l'UGTT est derrière, c'est Sfax qui va trancher actuellement, on verra par la suite

l'évolution des évènements. C'est ma manière de voir les choses, je rêve mais je reste à l'écart. Voyez pour parler de cette opposition, moi le 25 janvier, j'ai tout saisi. J'ai écrit un texte sur la révolution. Je l'ai écrit deux jours après le 14 janvier 2011. Je l'ai écrit, je le garde toujours. Je ne l'ai pas publié.

Habib - Et pourquoi ?

Mohamed - J'ai dit que la révolution, on a détruit mais il faut reconstruire et une révolution faite par les jeunes et à la tête de laquelle se trouvent des vieux, c'est fini, c'est l'échec. Depuis le 16, pour moi, c'était l'échec de la révolution. Ce n'est pas normal qu'une révolution soit faite par la classe moyenne, par les jeunes, qu'elle soit récupérée par le conservatisme, par Nahda, par les vieux.

Habib - Et il n'y avait pas une origine rurale et aussi sud, double origine, à la révolution ?

Mohamed - Si. Ça représente un peu la moitié d'Ennahdha, parce que c'est rural. Il y a Sidi Bouzid. Vous savez, je me suis amusé un peu à voir l'itinéraire. J'ai écrit un article scientifique que je n'ai pas voulu publier. Dans cet article je compare la révolution de 64 et celle de 2011. C'est un peu le même itinéraire géographique, c'est une révolte rurale. Dans les villes, ceux qui se sont révoltés ce sont les quartiers et les familles d'origine rurale. Les régions Beldi el Menzah, Marsa ne se sont pas révoltées. Donc c'est une révolution rurale récupérée par la ville. Et on a cru un certain moment que Ennahdha a les zones rurales, donc que c'est pour cette raison qu'elle a mis la main sur la révolution.

Habib - Et pourtant, quand il y a eu les premières élections à Sidi Bouzid, ils ont fait un score relativement médiocre.

Mohamed - Nahda ?

Habib - Oui.

Mohamed - Oui, parce que c'est une région de gauche. Kasserine, Sidi Bouzid, Gafsa, c'était le fief de gauche. Mais Nahda dans les zones rurales - pas dans le nord-ouest, le nord-ouest c'est Béji Caïd Essebsi plutôt - c'est surtout dans le sud, dans le fin fond des campagnes tunisiennes. Le centre, le sud.

Habib - Il y a un sud et un nord en Tunisie, il y a cette opposition-là ?

Mohamed - Pour moi la Tunisie c'est un territoire réduit et il n'a pas assez de diversité. Il y a des régions naturelles, oui, mais pas au point de dire qu'il y a des régions politiques ou sociales. Avant 81 et même 82, et même jusqu'à les années 1900, on disait Nefzaoua, Hmema, Metouia, donc il n'y avait pas cette entité qu'on appelle aujourd'hui le Sud. C'est les Français qui ont créé cette notion du Sud. Parce qu'ils ont créé le sud algérien. Puis ils ont parlé du Sahara oriental et après les années 30, ils ont créé cette notion du sud et ils ont créé cette notion de Sfax capitale du sud. Donc c'est une construction française. Cette répartition du territoire tunisien, le nord, le centre (la steppe), le sud comme trois entités différentes, c'est une construction française et faite par des géographes français. C'est dans la continuité de la conception du territoire algérien.

Vous savez que notre histoire, notre géographie, toutes les constructions et les perceptions ont été faites par les Français selon la vision algérienne, selon leur vision du territoire des habitants de l'Algérie. La Tunisie, c'est un autre paramètre. Donc on a hérité de cette vision française qui a été construite par les géographes français de la période de la période

coloniale et par les historiens aussi. Pour eux le Tell, c'est le prolongement du Tell, l'Atlas, c'est le prolongement de l'Atlas algérien, les Hautes Plaines et ainsi de suite.

Habib – Tu dis pour eux, et pour toi, il y a quelque chose de différent ?

Mohamed – Attends ! Pour eux, et ça a été malheureusement repris sans être discuté par nos géographes tunisiens aujourd'hui. Tu en sais quelque chose, tu es mieux placé que moi pour en discuter. Pour moi, cette répartition, elle est artificielle il n'y a pas suffisamment de différences, il y a des genres de vie, peut-être, il y a des climats peut-être, des microclimats peut-être. Ici, à la Manouba, on peut trouver deux ou trois microclimats, peut-être, mais l'entité elle est une.

Donc cette répartition, ce morcellement et ce décloisonnement, c'est un territoire en miettes qu'ils veulent construire et fabriquer, alors que moi, je ne vois pas. Écoute, pendant la période moderne, on parle de de la transhumance. On parle de transhumance des tribus, c'est une vraie transhumance, mais c'est aussi un commerce. Les Drid qui se trouvaient au centre, les mêmes qui vont vers le nord, les Ouerghemma, les Djellidet, ils se déplacent ils faisaient du commerce en même temps, le blé du nord ils le ramène vers le sud, les huiles et les dattes vers le nord. Et il y a un réseau d'échanges. Donc il y avait une complémentarité entre les tribus, le territoire était façonné par les tribus, non pas par le pouvoir. C'était une entité telle qu'elle était pratiquée, conçue et pratiquée et vécue par les tribus.

C'est après l'Etat national, c'est après le Sahel et entre autres la vision des scientifiques français qui a fait qu'il y a eu ce morcellement.

Habib - Est-ce que pour l'historien, toujours, est-ce qu'on peut dire aujourd'hui en 2022, que la tribu reste un acteur ?

Mohamed - C'est un acteur majeur. Vous savez, cette modernité qu'on revendique, oui. Mais malheureusement en Tunisie, nous avons une manière de concevoir la modernité qui est un peu erronée. Cette modernité pour nous c'est une coupure avec le passé, avec les autres genres de vie. Moi, je ne conçois pas la modernité, l'histoire c'est la continuité ce n'est pas la rupture. Il n'y a jamais eu de rupture en histoire. Jamais, jamais ! Vous avez des modes de vie du Moyen Âge qui sont toujours là, et même de la période ancienne, la période berbère, qui sont toujours là.

Donc cette modernité est comme un acquis nouveau. La rationalité, l'ouverture, oui, la mondialisation, oui, tout ça, oui, mais avec une couche qui est là. La partie cachée de l'iceberg qui est là, c'est la tribu, c'est la mentalité. C'est les anciennes représentations, c'est l'appartenance rurale qui est toujours là. Donc l'héritage, quelle que soit sa nature, il est toujours pesant. Et la tribu, elle est toujours là. On ne peut pas concevoir un programme économique, on ne peut pas concevoir un parti politique ou autre, une stratégie de quelque nature que ce soit, ou des élections, sans prendre en considération la composante tribu. Elle est ETERNELLE chez nous. Pour Bourguiba il faut décomposer le monde tribal.

Oui, décomposer le monde tribal, le résultat c'est l'immigration. Ce que vous avez maintenant, des zones à l'intérieur, que ce soit au nord, au sud, qui sont des zones où il n'y a plus de familles installées, où il n'y a plus de gamins pour aller à l'école et c'est la désertion. C'est pas mal de problèmes liés à l'environnement aussi parce qu'on a déserté les régions. C'est un patrimoine qui se perd, un patrimoine naturel, rural et même un patrimoine bâti qui est perdu dans les fins fonds des campagnes. Donc, on a vidé les campagnes parce qu'on a décomposé les tribus, parce qu'on a déconstruit, on a démonté les tribus et les anciennes structures sociales. Malheureusement, on aurait pu les conserver, tout en introduisant la modernité, l'enseignement.

Habib – c'est compatible ?

Mohamed - Oui, c'est compatible. C'est compatible pourquoi pas ?

Moi, je ne crois pas au modèle. J'enseigne un cours qui porte sur l'Europe du XIX^e siècle, la naissance du capitalisme. Le capitalisme européen. La conclusion, c'est qu'il n'y a pas de capitalisme. Il y a plusieurs capitalismes, à l'anglaise, à la française, à l'allemande, un capitalisme allemand avec la présence de l'État et la mutualité, français avec la présence de la banque et ainsi de suite et capitalisme anglais avec la présence de la matière première et de la houille comme source d'énergie. Différentes conceptions, ou modèles de capitalisme.

Et donc chacun a sa voie. Chacun a son modèle. Il n'y a pas un modèle à inculquer, à imposer aux autres. Je n'y crois pas. Quel que soit le domaine, il n'y a pas un modèle à inculquer, à imposer aux autres, ni sur le plan économique ni social, ni culturel ou autre. Chacun vit la modernité à sa manière. Oui, c'est vrai il y a des composantes qui sont partagées par tout le monde. C'est vrai. L'enseignement, l'ouverture, la technologie. On ne peut pas vivre sans voiture. Ça, c'est l'aspect banal de la modernité. Le fait d'avoir un portable, ça ne signifie pas que je suis ouvert sur la modernité. Ce n'est pas ça. La modernité c'est un état d'esprit, c'est la rationalité, c'est un équilibre, c'est ça, c'est être bien dans sa peau.

Être un citoyen, rural, citoyen du monde, citoyen tunisien, citoyen algérien, comme moi, c'est une harmonie. Être en harmonie avec soi. Voilà, moi comment je conçois.

Moi je dis que le nationalisme tunisien n'est pas un nationalisme achevé parce qu'il a été construit et conçu dans l'opposition, l'opposition à quelque chose. Une fois que ce quelque chose est parti, il n'y a plus de corps national, il n'y a plus de nationalisme, il y a le chauvinisme, il y a autre chose aussi. Donc ça permet quand même de forger cette conscience nationale. Donc, personnellement, je ne peux pas concevoir notre histoire sans l'apport positif ou négatif du colonialisme.

Mais est ce qu'on peut parler de capitalisme Tunisien ?

Habib - Je ne sais pas.

Mohamed - Je me pose la question. Est-ce qu'on a les éléments d'un capitalisme ? Je me pose la question, un petit pays comme la Tunisie qui n'a pas assez de richesses, donc il assure uniquement des services à vendre. Ou le tourisme mais le tourisme, il a aussi ses risques. Vous savez, il y a eu la guerre du Liban au début des années 70. C'était une chance ratée parce que Nouira a vendu le pays avec la loi 72. On aurait pu faire de la Tunisie une plaque tournante des finances internationales. Là, on aurait pu créer les premiers pas d'un capitalisme financier tunisien.

Habib – Les coopératives c'était aussi une tentative de créer, de consolider ou de créer je ne sais pas, je te laisse utiliser le mot qui convient, le capitalisme tunisien non ?

Mohamed - L'esprit des coopératives, ce n'est pas dans un esprit capitaliste, c'est dans un esprit socialiste ou socialisant, collectiviste. Et c'était fait dans des sphères paysannes, pas dans les régions de grandes propriétés, pas dans les grandes affaires commerciales, pas dans les grandes banques. C'était un secteur marginal, dans les campagnes tunisiennes, chez les paysans, et ce n'était pas un capitalisme tunisien.

Nous avons raté la chance. Il y a la période que j'ai évoquée tout à l'heure avec la guerre du Liban, avec Nouira, 70, la fin du collectivisme et avec le commerce maritime, le commerce surtout sfaxien avec l'Égypte, avec Tripoli, avec Izmir. Au XVIII^e siècle, il y avait un élan commercial, on a accumulé pas mal de capitaux et d'argent. À ce moment-là ça aurait pu donner un capitalisme industriel, l'industrie de la chéchia qui était répandu à l'échelle mondiale, en Afrique, en Europe. Sauf ce qui a empêché l'évolution d'un capitalisme

industriel tunisien en XVIII^e siècle, c'était le monopole pratiqué par le bey. À chaque fois qu'il y a une richesse accumulée, le bey confisque la richesse.

Donc à ce moment-là, on aurait pu évoluer au même moment que l'Angleterre avec une révolution industrielle textile dans le domaine de la chechia et dans le domaine du commerce maritime. Mais le monopole beylical, avec un État qui n'était pas ouvert sur la modernité, c'est ça qui a bloqué cette évolution. Donc il y a cette chance du XVIII^e et il y a la chance des années 1970. Je parle en tant qu'historien, pas en tant qu'économiste.

Habib - Bien sûr, c'est la lecture de l'histoire, la tienne du moins que d'autres ne partagent peut être ou pas. Est-ce que l'historien encore, Mohamed Lazhar Gharbi, est fier de son bilan ? Est-ce que tu penses avoir contribué à écrire l'histoire, à ta manière, donner ta lecture de l'histoire et une écriture, les deux à la fois ? Et est-ce que, troisième question et je te laisse après parler, par rapport aux générations auxquelles tu as transmis ta manière de lire l'histoire et de l'écrire, est-ce que ce bilan-là te semble aujourd'hui positif ?

Mohamed – Ce n'est pas facile de répondre. Il y a beaucoup de choses à dire. Je ne sais pas, je crois lors d'une soutenance il y a quelques mois je me suis permis de dire que maintenant je suis conscient que je commence à être un pseudo historien. Après 10 livres, 10 publications, après une thèse de 3^{ème} cycle, une thèse d'État, plusieurs publications, plusieurs colloques, oui je considère que je n'ai fait qu'accomplir un pas ou deux, pas plus. Parce que si je compare ce que j'ai fait par rapport à ce que je pensais ou je devais être, ou j'espérais faire, ce que j'espère faire, si je compare ce que j'ai fait par rapport au chantier scientifique en matière d'histoire, le bilan est très maigre, modeste, modeste.

Oui, le bilan est modeste parce que j'ai pas mal de sujets en tête, pas mal de thématiques que je veux travailler et je n'ai pas le temps. Il n'y a pas une qualité d'étudiants qui te permet, parce que les thèses que je donne ce sont des questions que je me pose, que je donne à des étudiants pour tester avec ces étudiants-là.

Une thèse sur la conscience économique de l'élite tunisienne, la première thèse que j'ai dirigée, parce que j'avais envie d'écrire cet ouvrage, j'ai donné la matière à un étudiant et il a fait cette thèse. Donc les thèses que je dirige, ce sont des projets et des réflexions sur des thématiques données. J'ai pas mal de choses à faire, mais je n'ai pas suffisamment de temps, je n'ai pas peut-être la capacité physique ou même intellectuelle de faire tout cela. Pendant le confinement j'ai écrit cet ouvrage, pendant un mois et demi, « Transition post-coloniale à la tunisienne », un mois et demi. Si on m'accorde une année ou deux pour rester à l'écart, j'ai un projet de cinq ouvrages qui traitent de l'histoire économique. Je peux même vous donner les thématiques.

Et j'ai cette mauvaise ou cette bonne habitude de divulguer en plein public des thématiques. J'ai un jour parlé des Saint Simoniens - ils sont chers pour moi les Saint Simoniens - et j'ai dit il y a de quoi faire un travail sur l'effet des Saint Simoniens dans le monde arabe. Et un beau jour je me suis trouvé avec une fille qui va parler des Saint Simoniens dans un colloque, son directeur de thèse que je connais s'est retiré de la salle lorsque j'étais président. Pourquoi ? Parce qu'il était présent lorsque j'ai annoncé l'idée et il l'a donnée comme sujet de thèse à cette fille qui a massacré la thématique, malheureusement.

Donc les idées sont là, les projets sont là, je n'ai pas le temps qu'il faut. J'ai le temps de travailler, de profiter de quelques années qui sont toujours là pour encadrer les étudiants. J'ai pas mal de choses à vouloir faire avec mes étudiants que je voudrais faire moi-même. Mais malheureusement, l'effort humain est limité, ce qui m'attriste, c'est que vous avez parfois un étudiant ou un collègue qui vient vous demander est ce que vous avez un sujet à traiter ? Et il suffit que je donne, je le dis modestement, tout le monde supplie, que ce soient les étudiants, que ce soient les collègues. Pendant cinq ans, lorsque j'étais étudiant, j'ai fait l'étude de toutes les archives de Vincennes et du Quai d'Orsay pour les microfilmer,

pour les déposer ici à l'Institut d'histoire du mouvement national. C'était la période 82-87, je faisais partie de cette commission des sources de l'histoire tunisienne en France.

Donc je connais parfaitement les archives françaises et je connais aussi les archives tunisiennes et donc je peux me permettre de donner des sujets.

Et puis le domaine sur lequel je travaille, l'histoire économique, c'est un domaine délaissé et donc j'ai tout un projet scientifique. Vous savez, j'ai créé une unité de recherche, histoire économique et dynamique territoriale. Maintenant tout le monde, tous les historiens, 90 % travaillent sur le territoire. Tout le monde, même dans les projets de master et de licence. Malheureusement l'innovation, parce qu'on est enfermés dans une vision de l'histoire, une vision politique ou idéologique de l'histoire, enfermés dans quelques données, et certains historiens renommés ne connaissent même pas, n'ont jamais mis les pieds dans les archives nationales ou autres. Il y a de grands noms que je ne veux pas citer, malheureusement.

Donc cette connaissance des archives, le fait je ne dis pas de lire, de fréquenter, j'ai eu la chance de fréquenter, j'étais l'étudiant d'Annie Rey. J'étais l'étudiant de Mohamed Cherif, ah oui je leur dois beaucoup et surtout Annie Rey, je lui dois beaucoup. C'est elle qui m'a orienté vers l'histoire économique et j'ai fait la thèse du 3^{ème} cycle avec elle et avec Bouvier, Jean Bouvier était présent dans la soutenance, et donc j'ai assisté à ses séminaires sur l'histoire bancaire et pour cette raison j'ai choisi l'histoire bancaire, encore par défi, parce qu'une autre composante de ma personnalité, j'aime les défis et je veux être à l'écart de tous, j'ai choisi l'histoire économique, j'étais le seul. Mon collègue et ami, Noureddine Dougui, a choisi de travailler sur Sfax et Gafsa avec Annie Rey, le même professeur, il a fait sa thèse d'Etat là-dessus, donc je dois me démarquer ! Je choisis l'histoire bancaire que personne ne maîtrise en Tunisie, me démarquer des autres.

Habib - Tu penses que maintenant on peut parler d'une école de l'histoire économique tunisienne ? Et est-ce que tu n'as pas été l'un des cofondateurs ?

Mohamed - Oui. Co-Fondateur, oui, mais je crois qu'il n'y a pas une accumulation de savoirs qui permette de parler d'une école tunisienne d'histoire économique ou même d'une école historique tunisienne.

Habib - C'est grave ce que tu viens de dire.

Mohamed - Oui, mais c'est la réalité, c'est la réalité et c'est la dégringolade du niveau scientifique.

Habib - Comment tu l'expliques ? Est-ce qu'il y a une explication déjà et comment toi tu l'expliques ?

01:41:11:23 - 01:41:42:13

Mohamed - L'explication c'est que les gens cherchent la facilité. Vous avez maintenant des historiens profs d'enseignement supérieur qui n'ont jamais fait de thèse. Agrégés, puis bon. Donc la carrière, ce qui les intéresse, c'est la carrière. Donc il n'y a pas une accumulation au niveau du savoir historique qui permette de parler d'une école historique tunisienne. Au sein du laboratoire Derasset au 9 Avril que j'ai co-fondé avec Abdelhamid Hénia, dans ce laboratoire, on a produit un certain savoir historique et on a une certaine identité. Nous avons beaucoup travaillé avec une équipe dynamique, avec Sami Bargaoui qui a aussi son empreinte, avec Jamal Ben Tahar, avec Hocine Bou Jaber qui vient de décéder. Nous avons produit et nous avons produit même je dirais à l'international. Nos travaux sont lus en Russie, en Allemagne. Ils sont connus partout, mais malheureusement ce laboratoire par la suite, il a perdu cet élan pour pas mal de raisons. Donc il n'y a pas d'école historique tunisienne

parce que certains sont carriéristes, parce qu'on aime la facilité, parce qu'il n'y a pas des conditions de synergie. Chacun veut travailler seul. Il n'y a pas cet esprit de groupe, d'équipe. Et autre chose, si je me permets de comparer au Maroc, au Maroc il y a des traditions. Et au Maroc les historiens marocains sont une véritable armée avec ses généraux, ses colonels, ses caporaux, ses soldats. Il y a une véritable hiérarchie parce que la société marocaine elle est faite ainsi. Il y a encore des valeurs, des normes. Ça aide à travailler et à orienter la production vers un sens donné.

La Tunisie, oui, même le bourguibisme c'était une révolution, la République c'était une révolution, d'accord, c'est bien. On a capté les beldi, c'est bien, mais il n'y a pas de normes. On a perdu un peu la boussole, on ne sait pas où, ni est-ce qu'on est une société de classe moyenne, une société conservatrice, moderne.

Habib - Il y a une nouvelle génération, il y a une génération qui se prépare à prendre la relève ?

Mohamed - Malheureusement, non. Malheureusement, non. Quelques-uns, mais avec un écart au niveau scientifique. Et je me demande est-ce que c'est d'une manière spontanée ou est-ce que ça a été calculé quelque part par le politique ? Parce que l'histoire, ça dérange, la philo ça dérange, la sociologie ça dérange. Il y a eu il y a quelques jours le 60^e anniversaire du CERES, centre d'études et de recherches économiques et sociales, le grand CERES, il y avait Abdelkader Zghal, il y avait Sethom, il y avait Chahed El Ayari, il y avait Khaled Manoubi, ce sont des sommités, Lilia Ben Salem, ils étaient là, ils produisaient, ils travaillaient sur le plan économique, social, avec peu de moyens ils produisaient et c'est là qu'a été créé le développement des années 60-70. Après, Bourguiba a dit « ah le CERES ce nid de vipères », on a tué le CERES, c'est une citadelle vide.

Actuellement au niveau des programmes de recherche il n'y a pas de programme de recherche pour les humanités. Les subventions à la recherche, sciences dures oui, les sciences humaines non. Donc on est marginalisés, écartés au niveau officiel, au niveau de la réalité.

Habib - Il y a une volonté politique derrière ?

Mohamed - Oui, je crois que oui, et nous on prête le flanc. On fait appel je ne dis pas aux médiocres, mais pas aux meilleurs. En Europe on fait appel aux meilleurs, aux meilleurs sociologues, aux meilleurs historiens, pour les écouter, pour apprendre. Et on leur donne le temps de parole qu'il faut. Et les politiques, Benjamin Stora, le rapport de Benjamin Stora sur la guerre d'Algérie, on fait appel aux scientifiques. Je ne suis pas contre ça. Mais qu'on fasse appel aux bons scientifiques, aux véritables scientifiques, pas aux charlatans de la science.

Donc voilà, je crois que cette élite en sciences humaines, elle est en train de disparaître. Il n'y a pas un grand nom, je ne vois pas de grands noms. Je ne parle pas comme les vieux, c'est à dire après moi le déluge, non ce n'est pas ça, mais je ne vois pas de personnes qui pourraient, je ne dis pas prendre la relève mais qui pourraient donner un élan. Il y en a un ou deux, peut-être.

En histoire ancienne oui, il y a une nouvelle génération qui travaille sur la préhistoire de la Tunisie, c'est excellent. Ils parlent anglais, c'est une équipe formidable qui publie en anglais. Il y a Lotfi Madani en histoire ancienne, il a bouleversé la recherche en histoire en matière d'histoire ancienne. Oui, en histoire ancienne et en préhistoire, il y a une accumulation et une nouvelle génération. Je ne vois pas cela en histoire moderne, contemporaine. Peut-être que je me trompe. Peut-être que j'oublie. Il se peut qu'il y ait quelques-uns. On verra bien, il y en aura certainement.

Je reste optimiste, mais connaissant la valeur de la production scientifique en histoire

moderne, contemporaine et même en histoire médiévale, je suis un peu informé. Je ne suis pas très optimiste là-dessus. Voilà.

Et surtout, excusez-moi, j'ai oublié le problème de la langue. Elle y est pour quelque chose. Parce que la plupart des nouveaux doctorants et certains collègues sont unilingues. Donnez-moi des ouvrages ou un sujet que je peux travailler avec des sources en histoire en arabe, uniquement en arabe. La plupart sont unilingues, la plupart des étudiants, des collègues aussi, certains collègues sont unilingues, alors que maintenant on vise l'international. Moi, j'ai un handicap je l'avoue, c'est l'anglais. Je n'arrive pas à écrire et à publier en anglais. C'est un handicap, je l'avoue, j'ai mes limites. Je lis oui, je comprends, mais je n'arrive pas à participer à des colloques. Au colloque de la Commission de la Conférence internationale d'histoire économique à Amsterdam il n'y a que les Maghrébins qui parlent le français, les Français se mettent à l'anglais, malheureusement. Donc il y a ce problème de la langue, aussi.

Habib - Pour finir, je crois que c'est ma dernière question, non j'en ai encore une autre qui me semble importante.

Habib - Quelles sont tes références intellectuelles, par qui tu as été influencé si je te demande trois ou quatre noms comme ça, tunisiens ou étrangers ?

Mohamed - Il y a Emna Belhadj Yahia, mon prof de philo. C'est une femme actuellement militante. Elle écrit des romans. On l'aimait bien cette dame. Vous voyez que j'en parle avec, tout en étant ému.

Habib - Parmi les grands noms connus, des historiens tunisiens.

Mohamed - Il y a Si Ahmed Cherif. C'était un grand historien, un grand intellectuel, humaniste, qui a beaucoup écrit - il était influencé par l'école des Annales - qui nous a marqués par sa manière d'écrire, de concevoir l'histoire. Il était beldi et pourtant il était ouvert à l'occident, il a travaillé sur les campagnes tout en étant beldi, et donc il y a Si Ahmed Cherif à qui je dois beaucoup.

Et il y a Madame Annie Rey-Goldzeiguer. Alors là, c'est le top, c'est la maman, la seconde maman. J'ai longuement côtoyé madame Rey- Goldzeiguer, elle était à Tunis et j'allais parfois la voir avec mon travail. Je n'avais pas des relations développées avec elle, contrairement à d'autres collègues qui travaillaient avec elle, mais tout simplement parfois je l'invite chez moi pour prendre un couscous au poisson. Lorsqu'elle est arrivée à certain âge, je la prenais dans la région de Korbous. Lorsqu'elle est fatiguée elle m'appelle, je la prends quelque part dans la campagne tunisienne. Et lorsque j'étais en France, parfois je me rendais chez elle pour travailler, pour discuter. Ça s'arrête là, pas plus. Je n'ai pas de relations privilégiées, contrairement à d'autres personnes. Il y avait des gens de tous genres chez Annie Rey, des opposants, des étudiants tunisiens, algériens, maghrébins. Bref, à la fin de sa vie, on a voulu confisquer sa maison ici et elle m'a dit avec un ton amer « les Tunisiens, malheureusement, ils m'ont sucée et ils m'ont jetée comme un citron ».

À la fin de sa vie, pas mal d'universités ont demandé ses archives, elle a refusé et elle m'a donné ces archives. Et elles sont là à l'Institut. Je les ai ramenées. Elles sont déposées aux archives.

Habib - Aux Archives nationales ?

Mohamed - Aux archives de l'Institut d'histoire de la Tunisie contemporaine. Pourquoi ce choix ? Parce qu'elle était fondatrice du programme du PNR qui a évolué en Institut d'histoire du mouvement national, avec Hamadi Chérif. Et ses archives sont là. Donc c'est un don,

c'est un geste qu'elle a fait aux Tunisiens et à ma petite personne parce qu'elle avait confiance en moi et ça me touche. Donc cette attitude, ce geste qu'elle a fait à la fin de sa vie, me touche énormément. C'est la troisième personne qui m'a beaucoup marqué.

Il y a le regretté aussi Jean Bouvier. Sa manière d'écrire, sa manière de donner son séminaire et sa modestie. C'est un grand monsieur, Jean Bouvier.

Voilà les personnes qui m'ont marqué sur le plan intellectuel, sur le plan scientifique, à qui je dois beaucoup. Je n'étais pas conscient de Madame Emna Belhadj Yahia, mais c'est là. Son influence est toujours présente. Voilà.

Habib - Merci pour ta confiance.

Mohamed - J'ai parlé de manière spontanée. Dans mes propos, j'ai peut être porté atteinte à une personne ou quelqu'un d'autre, je demande pardon, je m'excuse.